

Bernard-Olivier Posse | La Liberté | mars 2014

Creuser le blanc des mots

La poésie de Pierre Chappuis, comme un monde à ventre et ciel ouverts, est de celles que l'on ouvre avec un frémissement avoué. Poète de la marche chez lequel les instants du paysage – tant ceux de la page que du dehors – imposent leur emprise au lecteur, Chappuis ébauche bien plus qu'une description, qui n'aurait pour elle qu'un règne inconvenant et totalitaire. Cela tient bien plutôt d'un tissu d'indices qui, par couches successives, rendent le réel, dans une parole aussi bien expressive qu'expressionniste. Y a lieu le tragique de l'art, celui de « convertir en beauté l'horreur du monde ».

Or, cette alchimie du verbe, ou de la douleur pour reprendre un mot de Baudelaire, tisse encore une fois son règne dans le dernier recueil de Pierre Chappuis, *Entailles*. Entre apaisement et violence, lieu où « Brisures, fractionnement/se multiplient », mais où, également, « Sans ébréchure/luit/le fil d'horizon », s'inscrit une parole confinée au lacunaire, à l'oraculaire d'un monde qui se recrée de son démembrement. L'entaille, c'est ici celle qui hachure, qui brise, qui incise, tantôt le ciel, tantôt la montagne, mais qui demeure « frontière nulle, ne trace pas une ligne de démarcation, ne porte atteinte à rien ». Cependant que l'entaille, c'est également celle du poème, du blanc de la page phagocyté de paroles, ou inversement : prose entaillant les vers, et vers entaillant la prose, étirée jusqu'à l'ambiguïté d'une dernière secousse, d'un peut-être dernier vers : « Le moindre étirement des nuages... »

Ainsi s'initie une respiration, du poème au recueil et de l'écriture à l'écrit, une suite d'instantanés perlés sur un même fil où les brèves analogies ne trahissent que l'évidence d'un regard et d'une parole rencognés dans l'essentiel, celui d'un quotidien, trop souvent absenté mais jamais aveuglé, qui permet toute réconciliations « Quoique ne tenant pas en place, joie de se sentir ici chez soi en pleine turbulence. »

